

Le feuilleton : la chanson de Madeline : [suite]

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 11

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

hissé sur de gros rondins de sapin, et leurs flancs massifs se fendillaient sous la chaleur. Leurs lourdes ferrures se rouillaient. Un peu de cette poussière rouge était tombée à terre et dessinait leurs places. Les timons haut levés, ployaient sous le poids d'une bande de gosses qui y collaient leur ventre, criaient, se poussaient, entrechoquaient les chaînes, s'agrippaient aux palonniers. Eux avaient quelque chose de ridicule, comme ces grosses barques qu'on a tiré sur le rivage pour les réparer, ou comme ces animaux amphibies qui ne savent que faire de leurs membres spatulés et de leur corps pesant.

Personne n'y prêtait attention. Les autos tournaient autour et lentement les recouvraient de poussière. Seulement ces gosses du quartier qui en faisaient des balançoires, des forteresses, des cordes à « knier », une petite fille accroupie, un doigt sur la plaque émaillée vissée à l'avant, déchiffrait : cour—se du tri—ang—le numéro huit !! et un peu plus loin : Et—at de Va—ud (se reprenant) Etat de Vaud !

Et maintenant que la neige lourde nous bloque chez nous, nous détrempe les chaussures, ploie les arbutus, jaunit sur les routes, j'ai repensé à ces triangles, devenus brusquement le centre des préoccupations. Ils grinceront sur les rails de tram, dessineront au long des avenues leurs festons réguliers, à l'heure où les garçons laitiers font leur première tournée, dans le petit jour aux brouillards glacés.

Bien sûr, il y a les doctes personnages qui vous disent le temps probable, les journaux qui vous rappellent que le printemps a commencé, mais il y a surtout cet employé de l'Etat qui sait qu'on ne doit pas encore remettre les triangles, parce qu'il a une longue expérience de la malice des temps, qu'il ne s'agit pas de s'emballer au premier coup de soleil ! Puis viendra la dernière neige, celle qu'il sent devoir être la dernière et les triangles s'en iront au dépôt dans un dernier bruit de chaînes et de gravier écrasé...

Alors seulement, quand la petite place sera nue, même si l'on annonce « baisse de la température », le vrai printemps, celui sur qui on peut compter, sera là, dûment enregistré, approuvé et reconnu par l'Etat ! Benj. Guex.

Subtilité. — Dites-moi donc, Monsieur L., s'il y a quelque chose de pire que de manger une pomme et d'y trouver un ver ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Eh ! bien, c'est d'y découvrir la moitié d'un ver.

— Car cela signifie que vous avez déjà mangé l'autre moitié.



LA CHANSON DE MADELINE 10

A cinquante ans de distance, maintenant qu'elle est morte pour moi, je revois quand je veux Madeline enfant, en chapeau de fleurs sur le seuil de ma porte, ou bien légère et aérienne, à la poursuite de l'oiseau d'or, ou onduleusement allongée et flottante au fond de l'eau limpide où me souriait ma sirène... Et voici que Madeline, devenue jeune fille, m'échappe : impossible de la ressaisir. Quand elle eut passé la treizième année, ses traits, si délicats, semblèrent se voiler d'un nuage ; dans son visage réduit à rien, deux yeux cernés de noir veillaient seuls, d'un regard fixe et profond... Avec cela, des rires qui me faisaient mal, aussitôt suivis de sanglots. Dans cette crise de croissance pour laquelle on alla consulter les meilleurs docteurs de Lausanne, son humeur, jusque là si douce et toujours égale, s'altéra ; c'étaient des riens, des lubies, des nerfs, une ombre. Oh ! de jolis retours aussi, plus passionnés que l'amitié tout unie qui nous lia dans notre enfance, mais si fugitifs !... Un caprice comme tout le reste !

Dans notre solitude à deux, nous avions grandi ensemble comme Paul et Virginie, sans beaucoup de rapports avec les polissons du village. Tout à coup, comme si ma vue l'offusquait, on la vit me tourner le dos pour se toquer de la plus gueuse de ses compagnes d'école. Ma princesse avait un faible pour Julianne Quenoupe, dont elle copiait à la perfection les allures canaille et les vilains mots. Toutes deux à l'envi se mirent à me crier des noms dont je rougissais jusqu'à la racine des cheveux, car je devenais chatouilleux sur mon honneur de grand garçon ! Eh ! je me moquais d'une Quenoupe, étant immunisé contre la guêpe. Mais l'abeille, dont j'avais encore le miel sur les lèvres, me planter ainsi son aiguillon !...

Toutefois, dans ses folies, son regard demeurait triste, sans qu'on pût savoir ce qu'elle avait. Une seule fois, je l'entendis crier devant moi sa peine profonde. Ce fut un dimanche soir, où nous prenions le frais sur la galerie de bois qui court sur tout le derrière de la maison. Sous nos pieds se creusait la cour de notre ferme, dont la grosse masse se profilait toute noire sur les flammes du couchant. Au loin, j'entrevois la forêt de Niallin et la colline aux eaux vives. Ma mère s'était éloignée ; nous étions seuls. Et, depuis quelque temps, cela me semblait tout drôle d'être ainsi tout seul, tout près d'elle. Oh ! je n'étais pas mal à l'aise. Au contraire !... Et pourtant je ne sais pas, j'avais peur. Alors, quoi ? Me sauver ? Ou... ou lui dire de rester toujours ainsi près de moi, toute seule ?

Soudain, au dernier rayon de soleil, un chant lointain s'éleva, de fraî